QUELQUES ASPECTS DE LA ROMANISATION DANS LA DOBROUDJA ROMAINE

Alexandru SUCEVEANU

Dès nos jours, le processus de la romanisation est interpreté dans trois manières différentes. C'est d'abord l'opinion traditionelle qui voit dans la romanisation un processus complexe — politique, économique, social, culturel et linguistique — opinion partagée par la plupart des historiens modernes. Comme une réaction a ce point de vue assez unilatéral — puisque en effet il ne tient compte que du côté romain, avec d'autres mots que de l'acculturation, on a vu apparaitre-d'abord la théorie suivant laquelle la romanisation n'a pas eu partout les mêmes effets, donc celle qui la contestait, partiellement ou totalement, ensuite, et elle est très en vogue maintenant, celle de la résistence à la romanisation. Quant à l'école ,,contestataire » — représentée par un A. Alföldy, E. Swoboda, B. Gerov, A. Mócsy etc — il faut dire que même si elle a parfois raison — la romanisation ne pouvant avoir partout la même efficacité, surtout si l'on pense à la zone grécophone de la peninsule Balcanique — elle donne quelquefois l'impression de surévaluer la situation postantique quand les peuples en migration ont aneanti, dans les provinces balcaniques de l'Empire Romain, une romanité parfois très solide. Des raisons encore plus eloignés en temps de la période romaine semblent avoir déterminé le pionier de la « résistence », M. Bénabou, à élaborer sa théorie. C'est Y. Thébert qui lui reproche d'avoir voulu, par cette « résistence », décoloniser l'Afrique, de la même manière que les anciens historiens voulaient la romaniser en vue de la coloniser [1].

Malgré la critique de A. Chastagnol, qui dans une récension [2] à mon livre « La vie économique dans la Dobroudja romaine Ier —IIIe siècles » me reproche d'obéir a une certaine mode souvent discutable, celle de la résistence à la romanisation (s'il serait ainsi, je deviendrais, injustement, le pionier de la résistence, puisque mon livre était déjà redigé en 1973 [3]), je me considére un adepte de la théorie traditionelle de la romanisation, à quelques nuances près. Je faisais remarquer que la romanisation a été toujours interprété du point de vue romain, sans s'intéroger sur ses résultats sur la population indigène. Là ou l'urbanisation et la militarisation ont connu un grand développement (L'Afrique, l'artère rhéno-danubienne) l'element indigène a été submargé par l'ordre politique économique, administratif et social romain. Il n'a pu absorber la culture romaine qu'en s'integrant aux structures urbaines romaines, perissables historiquement.

Il faut donc distinguer entre une romanisation forcée et en même temps perissable et une romanisation spontanée — surtout culturelle — et durable [4]. Et s'il faut absolument trouver un précurseur à ces nuances, j'aimerais mieux les retrouver dans une brillante intervention d'A. Deman que je me permetterais de citer ici *In extenso* « Romanisation peut

www.cimec.ro / www.mdjcalarasi.ro

signifier : a) ou bien établissement en pays étranger de citoyens romains venus de Rome ou d'Italie ; c'est l'exploitation coloniale (type A) ; b) ou bien ralliement des indigènes à la culture, à l'organisation, à la langue romaine ; c'est l'integration (type B) ». Et il ajoute « En Gallia Comata : a) *municipia* et coloniae sont très rares ; b) parallèlement, le pourcentage de senateurs et de chevaliers venant de Gaule aux cadres dirigeants de l'Empire ne dépasse jamais, sous la Haut-Empire, 4%. . . ; c) mais le ralliement à la culture romaine se fait à la ville et à la campagne, dans toutes les classes, y compris, peut-on dire, les prolétaires. La non-municipalisation de la Gaule pourrait indiquer que l'integration économique et politique dans l'Empire s'est faite avec plus de bonheur et d'harmonie ; ce fut d'ailleurs une ouvre durable » [5].

Sans nous laisser influencés par la continuité romanique de l'Espagne, de la Gaule, d'une partie de la Bretagne et bienentendu du territoire actuel de la Roumanie (les provinces de Dacie et de la Mésie Inférieure) il faut reconnaitre avec Deman que l'equilibre entre élément urbain et celui villageois a assuré une lente et profonde romanisation de ces contrées, ce qui ne fut pas le cas ni en Afrique ou les villes ont presque assassiné les villages, ni dans les provinces rhéno-danubiennes ou le militaire a réduit l'element indigène en réservoir pour les troupes auxiliares ou en main d'oeuvre servile.

Bien que province de frontière, la Dobroudja (comme d'ailleurs toute la partie latinophone de la Mésie Inferieure, au Nord-Ouest de l'ainsi dite ligne Jirecek) nous offre un bon exemple d'un pays profondément romanisé. Précisons dès le début qu'à la veille de la conquête romaine la province n'était pas du tout depeuplée, comme le pensent encore certains historiens ou archéologues. Les Gétes ont continué de vivre dans la Dobroudja du VIe siècle av. n.è. jusqu'au moins le IVe siècle de n.è., ainsi que le precisent les sources écrites (de Hérodote jusqu'à Strabon, Ovide, Pline l'Ancien, Dion Cassius, Soline etc.), les études onomastiques (dire que la plupart des noms indigènes des inscriptions dobroudjiennes sont sud thraciques c'est commettre une grave faute; on les rencontre aussi dans le nord de la Mer Noire faisant donc partie d'une κοινή thracique, sans avoir le droit de parler des colonisations sud-thraciques en Dobroudja, sauf les Besses, dont le déplacement ici a une autre explication [6]) ou archéologiques (l'étude de la céramique). Une conquête lente, parachevée seulement sous Trajan, exclue la pratique des *agri vacui militum usui sepositi* [7], comme se passent les choses dans le provinces conquises au Ier siècle de n.è. Les troupes — une légion et 25—30 unités auxiliaires auxquels il faut ajouter la flotte mésique — n'ont pas etouffé les *oppida* indigènes, la plupart continuant de survivre comme *civitates* à côté des *canabae* (*vici canabarum* pour les *auxilia*). À noter que la plupart de ces *oppida* portent des noms gétiques dont plus faciles à reconnaître sont ceux avec la terminaison — *dava* (Sacidava, Sucidava, Capidava). Quant à la dualité *civitas* — *canabae* elle est incontestablement attesté à Troesmis [8], et la récente tentative d'un jeune anglais, A. Poulter, de la mettre en doute représente une preuve d'ignorance [9]. Ajoutons le fait que ces villes — ainsi que les villes grecques du littoral — sont, sauf Tomis, assez petites (quelques milliers des habitants) pour préjudicier à l'existence des communautés rurales autochtones. Mais la ville — même d'origine indigène — ne nous offre pas la clé de la romanisation. Elle est à chercher dans le milieu rural, pas tant dans les villas, récemment etudiées globalement [10], puisqu'elles sont tout aussi périssables que les villes (leur existence prend fin d'ailleurs déjà au IVe siècle), mais surtout dans les villages. La Dobroudja nous offre un nombre inoui des *vici* (24 jusqu'en en 1985, quand on a découvert le 25e un *vicus classicorum* à Independenţa, dép. de Tulcea [11]). Dire que ces *vici* ont été une création romaine, ce qui est partiellement vrai, pour les necessités des militaires du *limes* cela représente une nouvelle erreur de la part du même chercheur anglais, trop sans expérience pour avoir le droit de formuler déjà des telles opinions [12]. En realité à côté de quelques villages constitués autour d'une propriété rurale (type vicus Quintionis, Celeris, Narcis-

www.cimec.ro / www.mdjcalarasi.ro

siani, etc.) on voit des *vici* portant des noms gétiques comme Arcidava ou Buteridava, dans le dernier cas pouvant parler d'une communauté rurale autochtone[13]. La situation est connue d'ailleurs en Dobroudja par trois *principes locorum*[14] ainsi que par de communautes rurales, attestées comme telles dans les inscriptions[15]. Dans les autres *vici* les indigènes sont à postuler par le simple fait que les veterani ou les *cives Romani* sont *consistentes* parmis ces indigènes dont quelques-uns sont devenus *magistri vicorum*. Malgré cette promotion, équivalente à celle attestée par la *Tabula Banasitana* les autres habitants de ces villages sont problement restés dans la pire situation des hommes libres — celle des *dediticii* — sans avoir aucune preuve d'un developpment de la main d'œuvre servile. Par rapport à la Dacie — ou on a fouillé 57 établissements et 11 nécropoles indigènes[16] — la Dobroudja ne nous offre, pour le moment, qu'une nécropole à Enisala[17] et quelques établissements-dont le mieux connu est celui de Fîntînele, dèp. de Constantza fouillé par moi entre 1973—1983, auquel il faut ajouter un autre de Straja, dèp. de Constantza[18]. Dans le dernier point on a découvert une hutte dans laquelle on a trouvé à côté de la céramique gétique, des matériaux romains des Ier—IIe siècles. Il s'agit donc d'un village indigène dans lequel pénetrent pour la première fois des éléments de la civilisation romaine. Les deux cultures sont encore juxtaposées, sans pouvoir parler d'une symbiose.

Une seconde étape pourrait être identifiée à Fîntînele Sud ou à un premier niveau avec de la ceramique gétique, daté par la ceramique romaine au IIe siècle de n.è., suit un autre du IIIe siècle ou on ne trouve que de la céramique romaine. Même la céramique d'origine indigène est travaillé maintenant à la tour. Tout cela se passe dans une maison d'un grand village, probablement d'un riche indigène en voie de romanisation.

Dans le nord du même village actuel de Fîntînele on a trouvé une autre maison de surface, dont le premier niveau du IIe siècle ne contient que de la céramique romaine, tandis que dans le suivant de IIIe siècle on voit apparaitre la céramique indigène. Dans ce cas on peut donc parler d'un *vicus* romain, contaminé plus tard avec des éléments indigènes.

Quand, un jour, on pourrait corroborer mieux les données ecrites avec celles archéologiques — indispensables comme on le voit même pour les IIe—IIIe siècles de n.è. pour ne plus parler de la situation ultérieure — ce n'est qu'alors qu'on pourrait analyser en profondeur la manière dont les Gétes ont accepté les éléments de la civilisation romaine et, dans les communautés rurales surtout — dont la vie se laisse surprendre jusqu'à la veille du Moyen-Age — l'ont su trasmettre de génération en génération. Et s'il faut entrevoir une résistence, je la verrais plutôt dans la survivance de cette nouvelle ethnie géto-dacoromaine — pendant l'époque des migrations des peuples, époque de la formation du peuple roumain d'aujourd'hui.

NOTES

1. Y. Thébert, *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations*, 1, 1978, pp. 64—82.
2. A Chastagnol, *Revue Archéologique*, 1980, 1, p. 142.
3. Voir le résumé de notre thése pour le doctorat paru en 1973 (*Viața economică în Dobrogea romană Secolele I—III e.n.*, Bucarest, 1973, pp. 31—36.
4. Idem, *Viața economică*, ... , Bucarest, 1977, pp. 168—169. (pp. -175—177 du résumé français).
5. Alb. Deman, *Vestigia*, 17, 1973, pp. 68—69.
6. Em. Zah et Al. Suceveanu, Studii și Cercetori de Istorie veche și Arheologie (dorénavant SCIVA), 22, 1971, 4, pp. 567—578: ils ont été apportés comme mineurs.
7. Tacite, *Annales*, XIII, 54—55 avec le commentaire d'A. Mócsy, *Studien zu den Militärgrenzen Roms*, Köln-Graz, 1967, pp. 211—214.
8. R. Vulpe, SCIV, 4, 1953, 3—4, pp. 557—559.
9. A. Poulter, *Ancient Bulgaria*, Nottingham, 1983, p. 82.
10. V. H. Baumann, *Ferma romană din Dobrogea*, Tulcea, 1983.

www.cimec.ro / www.mdjcalarasi.ro

11. Pour les *vici* déjà connus voir TIR, L 35 ; pour le dernier on attendra la publication que je prépare maintenant avec M. M. Zahariade.
12. A Poulter, *Roman Frontier Studies*, 1979 dans British Archeological Reports, Series 71 (1980), pp. 729—744.
13. Pour Arcidava voir Al. Suceveanu, Revue Roumaine d'Histoire, 14, 1975, 1, pp. 111—118 tandis que pour Buteridava Idem, Peuce, 2, 1971, pp. 158—166.
14. CIL, III, 12491 (Ulmetum), 772 (Selmeni) et 7481 (Floriile) ; les deux premiers documents ont été repris par Emilia Doruţiu-Boilă, *Inscriptiones Scythiae Minoris*, V, Bucarest, 1981, nos 77 et respectivement 4.
15. Voir dans la délimitation du territoire de Callatis les deux communautés (pas *vici*) des Sardeis et Asbolodeinoi : Sc. Lambrino, *Hommage à Albert Grenier*, Bruxelles, 1972, pp. 928—939.
16. D. Protase, *Autohtonii în Dacia*, I, Bucarest, 1980.
17. M. Babeş, SCIV, 22, 1971, 1, pp. 19—45.
18. Al. Suceveanu, SCIVA, 31, 1980, 4, pp. 559—584 et Thraco-Dacica, 2, 1981, pp. 217—220.

www.cimec.ro / www.mdjcalarasi.ro